

Croyez-le, Canadiens, et permettez que je le dise ici solennellement, si le contraire venait à se réaliser, si nous venions un jour à oublier cette fête, à répudier, par là, un passé qu'on admire, s'en serait fait le notre caractère national.

Le Canada ne serait plus qu'un lion mort, et on le traînerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire.

Le mot n'est pas de moi ; il appartient à un orateur célèbre. Voilà pourquoi je l'emprunte, afin de donner plus de force à ma parole, plus de vérité et de raison à l'augure menaçant que j'évoque devant nos consciences.

Non, nous n'oublierons pas cette fête, nous ne bannirons pas de notre souvenir toutes ces belles et nobles choses, qui font à notre race une si belle couronne.

O vous donc qui me lisez en ce moment, glorifiez-vous d'appartenir au peuple canadien-français, parez-vous de ce nom comme d'un titre de noblesse ; car cela ne vous coûte pas, abordant une rive étrangère, de répondre à celui que vous rencontrez sur votre route : un grand peuple habite en nous, puis que nous sommes les fils de Chateauguay, de Lacolle et de Carillon !

Attachons-nous donc à faire connaître le Canada, à le faire aimer, à conserver la paix dans nos foyers, jusqu'au sein de nos délibérations nationales.

Maintenant, au revoir, je vous donne rendez-vous à la Saint Jean Baptiste.

Que cette date soit un dimanche pour nous, le dimanche de la patrie.

Plus de travail ce jour-là, mais le grand air, la prière dans les temples, une fervente prière, les fanfares harmonieuses, la place publique, les longues rues bordées d'érables, l'union dans les cœurs, les jolies femmes aux fenêtres et la joie dans les âmes.

Voilà le vœu ardent d'un de vos concitoyens.

PHILÉAS HUOT.

Québec, 8 juin 1873.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Le nouveau gouvernement ne s'occupe dans le moment que de se consolider. Le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, a fait savoir à tous les représentants de la France à l'étranger que le président MacMahon et son cabinet n'ont d'autre politique que celle d'assurer la paix à l'extérieur et l'ordre à l'intérieur. La majorité a pensé que pour atteindre ce double objet, il fallait à la France un pouvoir fort, énergique.

On voit par les journaux conservateurs que la déchéance de Thiers était décidée depuis quelques jours par les monarchistes de toutes couleurs. Ils avaient résolu de forcer M. Thiers à se jeter franchement d'un côté ou de l'autre, à être vraiment conservateur ou libéral. Le succès des radicaux les avait convaincus qu'il n'y avait plus une heure à perdre, s'ils voulaient arrêter la France sur la pente du radicalisme. De son côté, M. About, parlant au nom de la république, disait qu'elle était menacée ; il mettait les députés sur leur garde et déclarait que la guerre civile pourrait bien être la conséquence du vote de l'Assemblée nationale.

On dit que les orléanistes avaient espéré que la fusion des partis monarchiques se ferait à leur profit, et que le duc d'Aumale aurait été accepté comme président de la république, s'il avait voulu s'engager à travailler au profit de la légitimité. Mais c'était demander aux orléanistes plus qu'ils ne sont prêts encore à accorder ; les horreurs de la guerre civile et la terreur pourront seules les décider à sacrifier leurs prétentions.

Une grande sensation a été produite par la nouvelle que l'impératrice avait lancé à Londres une proclamation en faveur de son fils Napoléon IV et que le prince Jérôme-Napoléon était en France ; d'autres indices faisaient croire que les bonapartistes travaillaient à la restauration de l'empire. Mais la nouvelle au sujet de la proclamation ayant été contredite, les esprits se sont calmés. Le fait est que les trois dynasties qui composent le parti monarchique, sont sur le qui-vive et songent à tirer parti des événements, chacune à son profit personnel. On apprendra sans doute des nouvelles importantes dans quelques jours.

Le général Chanzy a été nommé gouverneur de l'Algérie.

ESPAGNE.

La dépêche suivante dira suffisamment dans quelle position déplorable se trouve l'Espagne. Le gouvernement abandonné par les républicains les plus capables et les plus modérés n'a plus ni prestige ni autorité ; le désordre est partout et, pendant que les Carlistes prennent des villes, les troupes républicaines se mutinent et cherchent à tuer leurs généraux. La fin n'est pas loin ; il est impossible que Don Carlos ne triomphe pas de la canaille radicale qui infeste l'Espagne. Ce qui se passe en France et en Espagne est bien de nature à dégoûter de la république, à prouver dans tous les cas que la république dans les pays où il n'y a plus ni mœurs ni principes est une chose affreuse.

Madrid, 8.—À l'assemblée des Cortès aujourd'hui, Senor Ornesa a été élu président avec une majorité de 17 voix ; les autres officiers des Cortès ont été élus.

Le président Figueras a annoncé à cette assemblée qu'il se démettait des fonctions que le gouvernement lui avait accordées en le nommant président du gouvernement provisoire en Espagne. Figueras a fait remarquer que la situation de critique qu'elle était à passé dans un état presque désespéré dû en grande partie à la révolte et aux mutineries de l'armée républicaine.

Par un vote de 152 contre 50 voix, il a été décidé de former un nouveau cabinet et Senor Margall a été chargé de cette mission.

Après un ajournement de quelques heures, les Cortès se sont rassemblées à 10 heures p.m. La république fédérale a été proclamée comme forme définitive du gouvernement. Il est probable que le ministère sera formé comme suit : Senor Margall

Ministre de l'Intérieur ; Palanca, Ministre d'Etat ; Predical, Ministre de la Guerre ; Esterceuz, Ministre des Colonies ; Sorni, Ministre des Finances.

ITALIE.

L'abolition des corporations religieuses a affecté le monde catholique. Quatre-vingt-deux chefs d'ordres religieux ont signé le document protestant contre la loi de suppression des corporations religieuses et ils en appellent au pape, à la loi des nations et à Dieu.

L'homme d'Etat italien, Rattazzi, qu'on regardait comme le successeur de Cavour, l'un de ceux qui ont le plus contribué à la chute du pouvoir temporel de la papauté, est mort presque subitement. Cette mort a produit, disent les dépêches, une grande sensation à Rome. La prophétie qui dit que le pape survivra à tous ceux qui l'auront combattu semble devoir se réaliser. Cavour, Mazzini, Rattazzi, Napoléon III sont déjà partis.

La discussion qui a eu lieu dans le parlement sur la question de la suppression des ordres religieux a démontré combien la députation italienne est anti-catholique. Ce n'est pas seulement à l'ordre temporel qu'on en veut, mais à l'ordre spirituel, aux principes même qui sont le fondement de la religion catholique. Un député a dit que les ordres religieux, les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance sont l'antithèse du progrès matériel, moral et intellectuel.

Un autre a dit que le gouvernement italien ne peut se maintenir à Rome qu'à la condition d'être ennemi du catholicisme. Point de ménagements. Point de tolérance. Il faut tout craindre de l'Eglise, et le gouvernement, avec son projet de loi, comme avec ses garanties, s'est fait le continuateur de l'œuvre infâme (sic) du concile de Trente et du Vatican.

Ces deux extraits donneront une idée des discours qui ont été prononcés pendant la discussion ; c'était à qui exprimerait les idées les plus échevelées.

LE CHOLÉRA.

Ce terrible fléau semble vouloir visiter l'Amérique, cette année. Il a commencé à exercer ses ravages dans la Louisiane et le Tennessee des Etats-Unis. On sait que depuis deux ans il a parcouru une bonne partie de l'Europe après avoir dévasté l'Asie. S'il est aux Etats-Unis, on ferait bien d'être sur ses gardes, de ne négliger aucune des précautions que suggère la prudence. Mais espérons qu'il ne viendra pas jusqu'en Canada. Depuis plusieurs années on a prédit son arrivée, et cependant il n'est pas venu, peut-être qu'il en sera de même cette année.

PRUSSE.

L'empereur Guillaume est malade et le prince Adalbert, son neveu, est mort. La maladie de l'empereur cause beaucoup d'inquiétude en Prusse ; il est à l'âge où une maladie sérieuse est généralement fatale.

L. O. D.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

M. Dessane, organiste de l'église St. Roch, est mort.

Le Dr. Wolfred Nelson, a été nommé gardien du musée de la Faculté médicale du collège Bishop.

Le Conseil-de-Ville de St. Hyacinthe a exempté la Compagnie Manufacturière de taxes pendant dix ans, à partir du 1er janvier 1874.

FLÉAU.—Les sauterelles ont déjà fait leur apparition dans les parties de la paroisse de Sorel, qui furent visitées par ce fléau, l'année dernière et l'année précédente.

Un crime affreux vient d'être commis à New-York. M. Mansfield Tracy Walworth a été tué par son fils, qui lui a tiré trois coups de pistolet.

Le meurtrier s'est livré lui-même aux autorités.

L'Hon. M. Robitaille étant allé à Québec pour présider aux funérailles de Sir George Etienne Cartier, a trouvé son père et sa mère gravement malades. Il est probable que le vieillard succombera cette nuit même.

La Cour de Trinité a clos l'enquête faite sur l'accident arrivé au *Renaud* dans les rapides de Lachine par un verdict qui accuse de négligence et de mauvaise conduite tous les officiers et employés de ce vaisseau excepté l'ingénieur en chef.

Riel est résolu de se porter candidat à Provencher. Lorsqu'on lui représente le danger auquel il s'exposerait en venant à Ottawa, il répond qu'il lui faut sortir de la position incertaine et anormale où il se trouve, et qu'il vaut autant braver le péril de suite que plus tard.

Il circule diverses rumeurs, en ce moment, à Ottawa, une entre autres qui va à dire que Sir J. A. Macdonald quitterait le pays pour aller en Angleterre se faire asseoir comme membre du Conseil Privé. Alors, le gouverneur-général serait appelé à constituer un autre Cabinet, et c'est le Dr. Tupper qui en serait le chef.

ENCORE UN FOU DANGEREUX.—L'huissier Frs. Codère, de St. Ours, dit le *Richelieu*, remettait la semaine dernière entre les mains du gendarme de la prison de Sorel, un nommé François Gendron, de St. Ours, qui depuis quelques temps donnait des signes d'aliénation mentale. Il s'attaquait au Révérend Messire Michon, curé de sa paroisse, et faisait des menaces verbales de le tuer aussitôt qu'il le pourrait. Il fit même des démarches dans ce but, et des démarches sérieuses. Il se rendit chez M. le curé, armé d'un pistolet chargé, mais n'osa pas accomplir son crime, vu que quelqu'un était avec Messire Michon. Heureusement qu'il ne se cachait pas et que l'on put l'arrêter à temps. On donne pour cause de sa folie une perte de \$15 à \$1600 qu'il aurait faite dans un commerce de chevaux et aussi l'idée de se marier.

Il y en a qui deviennent fous parce qu'ils sont mariés et d'autres parce qu'il ne le sont pas. Qu'on explique cette contradiction, si on peut.

Lors de la tempête terrible qui fit tant de ravages dans notre province, la foudre est tombée sur une maison appartenant à M. Honoré Morin, dans la paroisse de St. François du Lac, et occupée par une famille du nom de Lampron, dont le chef est aux Etats-Unis. La peur avait chassé, dès l'approche de la nuit, femme et enfants, chez un voisin, de sorte que personne n'était sous le toit lorsqu'il fut frappé de la foudre. Les vitres furent toutes brisées à l'exception de celles d'un châssis qui se trouvait dans un des pignons. Furent toutes défaits moins trois les feuilles d'un tuyau long de vingt pieds ; la porte du poêle fut ouverte, et la cendre étendue par couche dans toute la maison ; une cruche de mélasse fut brisée et la mélasse lancée partout.

Gardez toujours près de vous une bouteille du Liquide de Jacobs.

NOS GRAVURES.

INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE VIENNE.

On lit dans le *Monde Illustré* :

Le 1er mai a eu lieu l'inauguration de l'exposition de Vienne ; elle a duré vingt minutes au plus.

La cérémonie était annoncée pour midi. Dès neuf heures du matin, toutes les voies aboutissant au Prater regorgeaient de piétons, les uns postés en rideau et faisant la haie sur le chemin du cortège, les autres suivant le courant et se dirigeant vers l'Exposition.

Le soleil manquait à la fête. Il faisait un temps affreux, mêlé de pluie et de bourrasques, et la boue la plus incommode du monde. Mais les Autrichiens n'en affluèrent pas moins, d'un pas tranquille, vers le palais de l'Exposition.

C'est dans la rotonde centrale que l'estrade impériale avait été dressée. Elle faisait face à l'entrée principale. Pas un drapeau, ni une guirlande, ni un écusson.

Au moment où l'horloge commençait à sonner midi, les salves d'artillerie et les vivats du dehors ont annoncé l'arrivée de l'empereur. Le grand maître des cérémonies, prince Constantin de Hohenlohé-Schillingsfurst, est entré dans la rotonde précédant la cour de quelques pas ; les hurrahs et les cris, *Hoch! Kaiser! Gott schütze Franz Joseph!* ont éclaté de toutes parts. En même temps, la musique de l'exposition, dirigée par Strauss, augmentée de l'orchestre du théâtre impérial et royal de l'Opéra et des chanteurs des grandes sociétés chorales, entonnait l'hymne national d'Autriche.

Le cortège s'est rendu à l'estrade réservée. Le prince héritier d'Allemagne ouvrait la marche, donnant le bras à l'impératrice d'Autriche. Venaient ensuite la princesse impériale d'Allemagne, le prince de Galles et la princesse de Cobourg, le prince Frédéric-Guillaume, fils du prince royal de Prusse, et le prince Rodolphe, fils de François-Joseph, marchant bras dessus bras dessous ; enfin, le prince héritier de Danemark, suivis d'un long cortège d'archiducs, de princes, de grands dignitaires de la couronne et de grands seigneurs de l'empire d'Autriche et du royaume de Hongrie.

Pour avoir une idée de ces costumes éblouissants, mêlez le velours, la soie et les fourrures, velours bleu de ciel et hermine, velours grenat et martre, moire noire et velours. Puis ajoutez l'éclat des bijoux les plus fins tels que l'art italien du seizième siècle savait les faire, ces joyaux sans pareils, où l'éclat des pierres et le ton mat des émaux se mêlent aux reflets fauves de l'or travaillé ; tantôt c'est l'agrafe qui retient à la toque l'aigrette de héron ou la fière plume d'aigle ; tantôt c'est le large collier qui retient la pelisse tombant sur l'épaule. Ici, c'est la boucle du ceinturon, large comme les deux mains, même le ceinturon tout entier, en visière orfèvrerie pesante et massive, qui soutient le cimenterie à poignée enrichie de pierreries.

Ces richesses ne datent pas d'hier ; elles ont été portées par les ancêtres de ces fiers hommes, comme leurs armures, dont plus d'une s'est ébréchée en frappant les Turcs. Dans ces bijoux, ces armes, ces costumes traditionnels, il y a des épopées tout entières.

L'empereur portait l'uniforme de maréchal, avec le grand cordon en sautoir ; le prince de Galles était revêtu de l'habit rouge des *Horse-Guards* ; le prince héritier de Danemark, tout en noir, avec les plaques étincelantes de ces ordres. Le prince héritier d'Allemagne avait l'uniforme des cuirassiers de sa garde.

La toilette de l'impératrice et celle de la princesse de Danemark ont été fort remarquées. Entre tous brillait le costume hongrois du comte Andrassy, d'un rouge éclatant, avec le petit manteau brodé de fourrures, pantalon à passementeries d'or et kolback surmonté d'une haute aigrette blanche. On remarquait aussi l'archevêque de Vienne, S. E. Mgr. Raucher, prince d'empire, cardinal primat de la Basse-Autriche, le comte d'Auersperg, premier ministre ; les ambassadeurs de toutes les puissances ; et aux premiers rangs le marquis de Banneville, M. du Sommerard, commissaire général pour la France, et les membres de la commission, etc., etc.

Lorsque les souverains, leur cour et leur hôtes ont eu pris place sur l'estrade, l'inévitable défilé des discours a commencé. A partir de ce moment, l'Exposition universelle de Vienne a été officiellement ouverte.

Ensuite a commencé la visite des galeries. Leurs Majestés, conduites par le ministre du commerce et le baron Schurz, tout chamarré d'or, les ont parcourues successivement.

Arrivé à la section française, l'empereur a été reçu par M. du Sommerard auquel il a témoigné sa vive sympathie et la satisfaction qu'il éprouvait à le trouver à la tête de l'exposition française.

Une foule toujours grossissante attendait le cortège à sa sortie. La voiture de l'empereur était attelée de six chevaux blancs magnifiques. Un seul membre de la famille impériale, l'archiduc Henri, s'était contenté d'un fiacre numéroté et suivait le cortège à longue distance.

POLICHINELLE.

Cette gravure représente une scène qui se répète souvent dans certaines parties de l'Europe, en Allemagne surtout. Polichinelle et sa femme sont deux pantins ou figurines que qu'un caché dans une boîte fait mouvoir, gesticuler, grimacer, crier et acter au grand amusement de la foule venue de tous côtés pour assister à cette représentation. Hommes, femmes, jeunes gens et enfants se rendent en foule à ces comédies peu dangereuses pour la morale et qui ne demandent pas de grands efforts de génie.